

ÉMILIE DING, L'OUTIL ET LA FORME

ENTRETIEN AVEC TOM LAURENT

Sortie en 2008 de l'université des arts de Genève, Émilie Ding fait partie de cette jeune génération d'artistes qui a vu les formes du minimalisme cooptées par l'industrie, dans le design ou l'architecture, voire le packaging. S'appropriant à son tour des éléments issus de cette esthétique, elle les modifie en poussant à leur terme les limites des techniques dont elle use, provoquant résurgence et effacement des monuments de l'art dit minimal.

Tom Laurent | Dans votre travail, on trouve des reprises de trames au graphite sur papier, des volumes évoquant des éléments d'ingénierie – des dispositifs de soutènement, notamment –, des reprises de fragments renvoyant à l'architecture moderniste. Plus récemment sont apparues des pièces en ciment sur lesquelles étaient apposés des motifs issus du champ du design ou du graphisme, dont on connaît en retour les porosités avec l'esthétique minimaliste. Autant de champs qui se nouent les uns aux autres. Est-ce une manière de mettre en acte l'« élasticité » des catégories de la peinture, de la sculpture, etc. ? Les questions qui vous importent sont-elles encore relatives à ces catégories ?

Émilie Ding | J'aime par principe l'idée de morcellement. Mes références sont très variées. Bien sûr, mon regard se porte sur des œuvres et des objets qui s'inscrivent dans des champs dont il ne fait aucun doute qu'ils soient poreux. De ces éléments sources, je fais une sorte de catalogue de fragments des formes de l'utopie. Je m'intéresse à l'expression dans le réel de certaines idées abstraites et projectives. L'histoire formelle du génie civil est presque évidemment une succession d'objets pensés sous

cet aspect : de nouvelles formes pour de nouvelles fonctions, parfois même de nouveaux matériaux.

J'aime imaginer que l'outil influe sur l'objet projeté et réalisé. D'où mon permanent désir de confrontation aux limites d'une technique.

TL | Ces « citations » semblent mues par une mise en suspens : les motifs sont « amollis » par l'absence de tracés rectilignes dans votre dernière série, là où les moirages et les irrégularités de l'épaisseur dans vos travaux graphiques renvoient à une dimension plus physique, entre autres. Comment spécifierez-vous la relation que vous nouez avec ces esthétiques abstraites ?

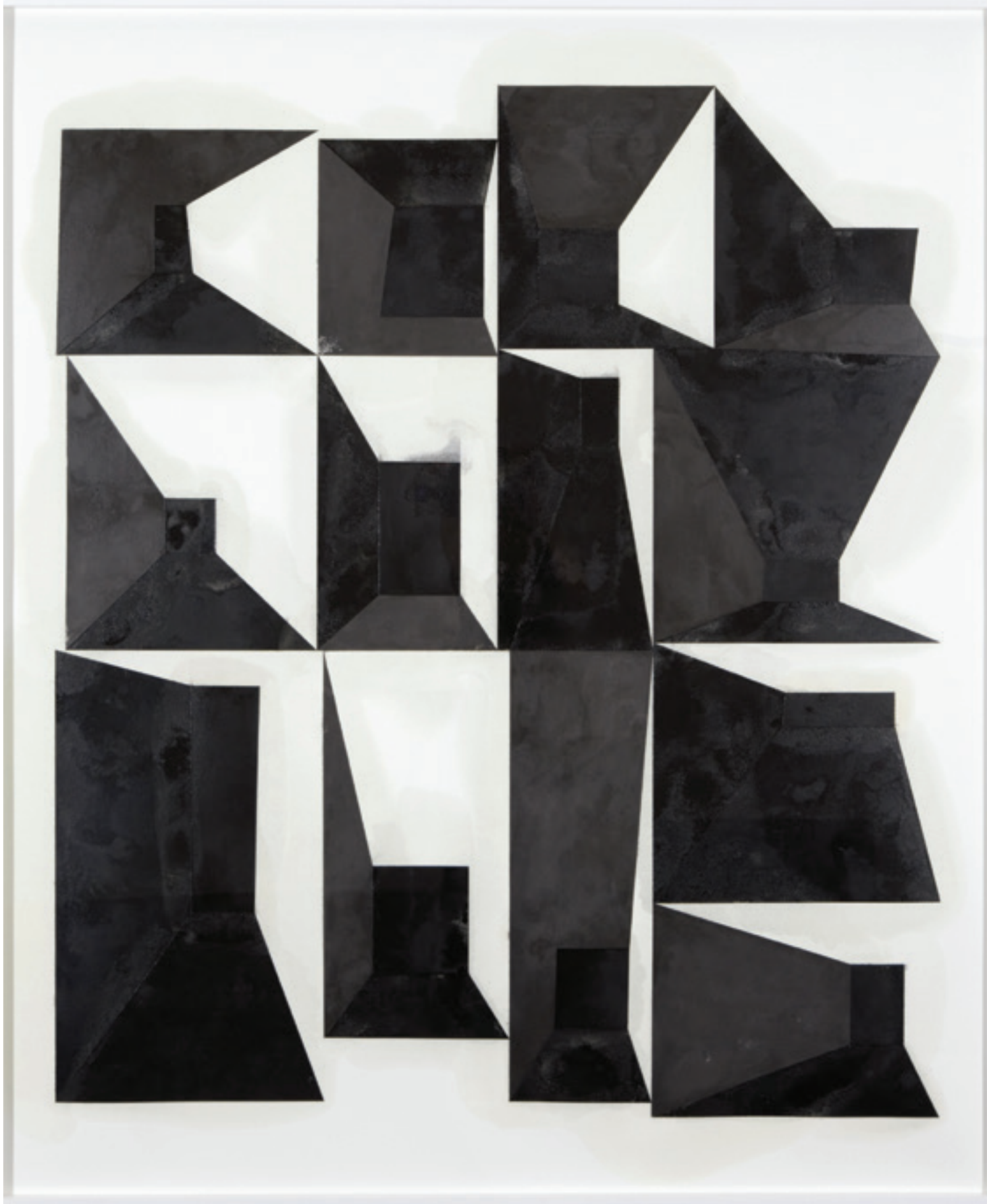
ED | La forme molle est ici provoquée par le trait à main levée : je travaillais sur des systèmes de références spontanées. En fait, tous ces dessins proviennent de petites esquisses, réalisées très rapidement, comme un éventail de souvenirs. Ces images renvoyaient entre autres au design italien des années 1980, des plaques de présentation d'Archizoom, des graphiques d'Ettore Sottsass, des plans d'intérieur de Richard Meyer, par exemple. Elles se mélangent toutes, comme si vous feuilletiez votre mémoire visuelle. C'est comme un effet de boucle ou un système d'emboîtement infini. De plus, j'aime l'idée de forme molle ou d'infusion du pourtour, dans un système construit, comme la peinture au scotch : ces images ne nient pas leur origine, elles la court-circuitent.

TL | Vous venez d'effectuer une résidence dans la petite ville de Marfa, au Texas, Mecque des minimalistes depuis que Donald Judd y a jeté son dévolu en 1979 et lieu de passage des immigrants mexicains, situé en plein désert. Qu'est-ce qui vous a le plus marquée ?

ED | L'obsession de Donald Judd à conserver l'ensemble de son œuvre telle qu'il l'a pensée et laissée. Cela va jusqu'à changer la porte d'accès de l'un des bâtiments pour que les œuvres qu'il y avait installées n'en sortent jamais. ■

Émilie Ding est née en 1981 à Fribourg (Suisse). Elle vit et travaille à Genève (Suisse) et Berlin (Allemagne). Elle est représentée par la galerie Samy Abraham, Paris.





À gauche : Vue de l'exposition *The Walk*. |
2013, galerie Samy Abraham, Paris. Courtesy de la galerie Samy Abraham.

Burning (Brasilia) II. |
2012, technique mixte sur papier, 152 x 129 cm.